

LETTRES AUTOGRAPHES

INÉDITES

DE CORAY

A CHARDON DE LA ROCHETTE

PUBLIÉES PAR

M. BRUNET DE PRESLE.

(Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. — Année 1873.)

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT
RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

1873

ΕΠΙΣΤΗΜΟΝΟΝ



ΑΘΗΝΑΙΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΕΠΙΣΤΗΜΟΝΟΝ

LETTRES AUTOGRAPHES

INÉDITES

DE CORAY

A CHARDON DE LA ROCHETTE

PUBLIÉES PAR

M. BRUNET DE PRESLE.



(Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. — Année 1873.)

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

1873



ΑΚΑΔΗΜΙΑ


ΑΘΗΝΑΝ

LETTRES AUTOGRAPHES

INÉDITES

DE CORAY

A CHARDON DE LA ROCHETTE.



En 1829, trois ans avant sa mort, Coray, dans la plénitude de sa réputation en France, et on peut dire de sa gloire en Grèce, cédant aux sollicitations de ses jeunes compatriotes, prit la plume pour écrire sa vie. Il s'étendit avec complaisance sur sa jeunesse à Smyrne, sur ses parents, et surtout sur son grand-père maternel, qu'il n'avait pas connu, mais qui fut le premier auteur de ses succès, en léguant par testament sa bibliothèque à celui de ses petits-fils qui sortirait de l'école ayant appris tout ce que le maître pouvait enseigner. Diamantis Coray remplit cette condition et ne s'en tint pas là. Il chercha toutes les occasions d'étendre ses connaissances : il apprit le latin, l'hébreu, les sciences physiques, alla en Hollande, en Allemagne, étudia la médecine à Montpellier, et, reçu docteur dans cette école alors célèbre, il vint enfin se fixer à Paris

en 1788, âgé de quarante ans, et n'ayant pour toute fortune que son amour du travail et les recommandations de quelques-uns de ses professeurs, tels que Chaptal, dont il s'était fait apprécier.

M. L. de Sinner, qui a écrit dans la Biographie universelle une très-bonne notice sur Coray, nous dit : « La révolution depuis longtemps menaçante était alors sur le point d'éclater. Coray ne prit aucune part active à ce drame historique, et c'est même ici qu'il interrompt son autobiographie littéraire pour ne la reprendre qu'aux premiers jours de l'empire. Si quelques données fournies par ses ouvrages de 1799 à 1804 ne venaient combler cette lacune, nous en serions réduits aux conjectures pour nous représenter quels furent durant ce long orage et ses idées et ses travaux. »

Cette lacune a été en partie comblée en 1838 par la publication d'une correspondance que Coray entretenait du 15 septembre 1788 au 23 janvier 1793, avec un de ses amis intimes de Smyrne. Cette correspondance grecque n'est pas, comme celle de Stamaty, qui vient d'être retrouvée, une correspondance diplomatique. Autant Stamaty court après les nouvelles pour les transmettre immédiatement à son prince, autant Coray se tient, le plus qu'il peut, éloigné du tumulte de la rue. Il lui est impossible néanmoins de rester étranger à ces grands événements, dont tout le monde recevait le contre-coup, et qui firent sur son esprit une profonde impression. Dans ces lettres, séparées quelquefois de plusieurs mois, Coray résume avec une grande précision les événements survenus dans l'intervalle, de manière à permettre à son ami d'en saisir l'enchaînement. Elles mériteraient d'être traduites en français, car elles apportent des documents très-sincères sur ces temps si diversement jugés.

Coray parle aussi dans presque toutes ses lettres des travaux qui l'occupaient alors, de son Hippocrate, de sa traduction de Théophraste et de ses relations avec les savants du temps, surtout avec Villoison.

Mais, ce qui nous rendra tout à fait l'image de ces années, qui furent pour Coray l'époque la plus douloureuse et la plus féconde à la fois de sa vie, c'est une volumineuse correspondance (cent lettres environ), dont les autographes ont été jusqu'à ce jour soigneusement conservés dans la famille d'un de ses plus intimes amis, et qui s'étend de 1790 à 1796.

En arrivant à Paris, Coray se lia surtout avec quelques médecins instruits, auxquels il avait été recommandé, et avec des hommes placés dans des situations diverses, mais que réunissait un commun amour de la langue grecque.

Le premier était Villoison, l'éditeur des scholies d'Homère, le compagnon de Choiseul-Gouffier dans son voyage d'Orient, qui travaillait avec une fougueuse ardeur à réunir les matériaux d'un grand ouvrage, qui n'a jamais vu le jour, sur la Grèce ancienne et moderne. Villoison avait conçu la plus vive admiration pour les ingénieuses corrections que Coray, grâce à son double savoir d'helléniste et de médecin, introduisait chaque jour dans le texte d'Hippocrate. Ayant des relations étendues avec les savants de toute l'Europe, Villoison faisait d'avance au futur éditeur une renommée dont Coray, qui avait horreur du bruit, se défendait le plus qu'il pouvait. Ces relations n'étaient pas sans quelques nuages, et c'est probablement à Villoison que Coray fait allusion dans une de ses lettres, en parlant d'un ami qui n'aime en lui que le grec.

Clavier, le traducteur de la Bibliothèque d'Apollodore et de Pausanias, était alors un jeune magistrat qui jouissait d'une assez grande fortune, et était possesseur d'une belle bibliothèque classique. Il avait engagé Coray à venir demeurer dans son voisinage; il lui prêtait des livres et profitait de son savoir.

Pendant la tourmente révolutionnaire, Clavier s'était retiré dans une petite terre qu'il possédait près de Nemours (1), et y avait offert un asile à son ami, qui n'accepta

(1) Voici comme il donnait son adresse : Clavier, agriculteur à la Nozaye, par Nemours, département de Seine-et-Marne.

pas sans bien des hésitations, et regretta bientôt d'avoir cédé à ces amicales instances.

Coray était d'une excessive timidité, d'une sauvagerie même et d'une délicatesse peut-être un peu orgueilleuse, qui lui faisait repousser tout ce qui pouvait ressembler à de la protection et risquait de compromettre sa chère indépendance. Sa santé était épuisée par un travail excessif ; sa sensibilité nerveuse était très-excitée ; une inquiétude, une contrariété, lui donnait la fièvre, des insomnies. Il crachait le sang, croyait sa fin prochaine, chargeait ses amis de ses dispositions dernières, et rédigeait son épitaphe, qu'il refit quarante ans plus tard.

En arrivant chez Clavier, près duquel il croyait continuer paisiblement ses études, il trouva la petite maison remplie d'hôtes auxquels Clavier, consultant son cœur plus que sa bourse, dans un temps où toutes les fortunes étaient anéanties par la dépréciation des assignats, avait offert également un refuge. Le beau-frère de Clavier céda à Coray la chambre qu'il occupait ; mais cette chambre était froide, humide et sans feu ; on ne pouvait y travailler. Le cabinet de Clavier était le lieu de réunion de toute la maison. Coray, plus souffrant que jamais, craignant d'être à charge à ses hôtes, et ne pouvant continuer loin de Paris les collations de manuscrits qu'il avait commencées pour des savants étrangers et qui l'avaient fait vivre jusqu'alors, écrivait par tous les courriers à son plus intime ami, à Chardon de la Rochette, confident de ses peines comme de ses travaux littéraires. Il le supplie de lui trouver à Paris une chambre garnie, dût-elle coûter 25 fr. par mois, bien que ce fût beaucoup pour ses moyens, mais où il puisse reprendre ses travaux au milieu de ses livres. Il le prie de vendre, n'importe à quel prix, quelques meubles qu'il avait laissés à Paris, de lui acheter des éditions dont il a besoin, de presser l'impression des livres de médecine dont il avait commencé la publication à Montpellier et à Paris, et de trouver un éditeur pour son Théophraste. D'autres fois il oublie tous ces soucis et communique à

son savant ami des conjectures, des corrections qui se présentaient en foule à son esprit dès qu'il ouvrait un livre grec. Quelquefois enfin, à l'occasion de son pays, loin duquel il vit, parce qu'il ne veut pas se soumettre au despotisme turc, mais qu'il aime avec passion, il écrit alors des pages qui font entrevoir l'affranchissement de la Grèce, dont il fut un des plus fervents apôtres, et qu'il eut la consolation de voir se réaliser en partie avant de fermer les yeux. Presque toutes ces lettres touchent à des sujets littéraires. Un certain nombre des corrections qu'il soumet avec une grande modestie à la critique judicieuse de son ami ont peut-être trouvé place dans ses éditions de la Bibliothèque grecque ou dans les publications des hellénistes, auxquels il les communiquait volontiers; il nous semble cependant, d'après une première inspection, qu'il y en a bon nombre dont on n'a pas encore profité.

Quant aux détails intérieurs de sa vie, qui peuvent sembler parfois bien mesquins, ils font ressortir la grandeur du caractère de l'homme, et rappellent quelques passages des lettres si touchantes qu'à la même époque un autre savant encore obscur, mais depuis célèbre, Ampère, écrivait à sa femme. Cette lutte journalière contre les difficultés de la vie, auxquelles tous deux furent en butte, et dont ils triomphèrent à force d'abnégation et de courage, sont un enseignement salutaire pour les jeunes gens qui se laissent trop souvent décourager par des obstacles bien moins grands.

L'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, qui a fait connaître, l'an passé, quelques-unes des lettres de Stamaty, admet cette année quelques-unes de ces lettres de Coray à Chardon de la Rochette. Si elles sont accueillies avec la faveur que nous semble mériter un nom si grand parmi les Grecs et les hellénistes, et un si beau caractère, nous nous proposons d'en insérer un plus grand nombre dans les annuaires suivants, à moins qu'un éditeur ne se présente pour une édition intégrale.

I (1).

Mon cher ami, je vous renvoie par Thomas votre Sau-maise, en me réservant de vous le redemander au besoin. Je suis encore fort loin de commenter les Aphorismes, dans lesquels d'ailleurs il y a fort peu de chose à dire relatif à la critique. Je vous envoie de même 27 fr. pour que vous ayez la complaisance de m'acheter les ouvrages de Lennep, ou me laisser ceux que vous m'avez déjà envoyés, ce qui revient au même. Vous m'avez affligé avec le prix de 50 fr. pour Du Cange, d'autant plus que depuis quelque temps je m'occupe de recherches sur notre langue moderne. J'attendrai que mon libraire me donne quelque argent, et alors je verrai si j'aurai assez de courage de me décider à un prix si exorbitant.

Mon nom est : CORAY *Doctoris Medici Monspeliensis*, et rien de plus. C'en est même trop. Ἐξήλωσο!

II.

Quoique j'aie la fièvre, mon cher ami, il faut bien que je satisfasse votre curiosité. Le nominatif est Διαμαντῆς Κοραῆς, et le génitif Διαμαντῆ Κοραῆ. C'est un nom anormal de la famille de ceux dont Gaza rapporte des exemples, ὁ Ποδῆς τοῦ Ποδῆ. Quant à *Coray*, j'ai trouvé que mon père, qui faisait le commerce de la Hollande, signait de cette façon; car en hollandais cela se prononce comme *Corai* en trois syllabes, et non en deux, comme *Tournay* en fran-

(1) Dans cette publication de lettres *autographes*, on a cru devoir respecter scrupuleusement le texte original, même quand il offrait des négligences et des traits d'incorrection, d'ailleurs bien pardonnables à un étranger écrivant en notre langue. L'adresse, au verso de ce premier billet est : Τῷ Σοφῷ Ῥοχετίῳ. Les autres portent ordinairement : Τῷ Σοφωτάτῳ La Rochette.

çois. C'est un nom ἀκλιτον, et (1) n'a point de génitif; les génitifs qui suivent *Doctoris et C.* déterminent assez son cas. Ainsi je vous prie de l'écrire, comme je vous l'ai déjà marqué, seul, sans nom de baptême.

Je vous suis bien obligé pour Astruc, et je vous envoie ci-inclus un billet de 5 livres; car je suis sûr que vous l'avez acheté pour moi. Si au contraire vous ne l'avez pas encore payé, ou que vous ayez la facilité de le placer quelque part, je ne serai pas fâché de le céder. Mais prenez-y garde, ne vous gênez pas : cela augmentera ma fièvre. Le livre est à moi, et je ne suis pas pressé de le revendre, ni embarrassé de le garder, si je ne trouve pas à le vendre.

Vous me dites de ne point m'inquiéter. Je suis, mon ami, si inquiet, que je songe sérieusement aux moyens de quitter Paris. Les muses aiment la paix et la tranquillité, surtout moi, mon ami, et par mon naturel fort enclin au λάθε βιώσας, et par mon état valétudinaire, je suis désolé quand je pense qu'il me faudra tantôt me présenter chez un tel, tantôt chez un autre. Cela irrite tellement mon système nerveux, qu'il m'est impossible de résister. Voilà encore un projet d'obliger les citoyens de monter personnellement leur garde. Je sens que cela est très-juste et même nécessaire pour la sûreté générale. Mais moi, pauvre diable étranger, et dans un état physique tel que la moindre fatigue du corps ou la moindre inquiétude d'esprit me met en convulsions, qu'ai-je à faire à tout cela? Ἐβήρωσο εὐδαίμωνων. Donnez-moi la rue et le numéro de la maison de M. Larcher.

(1) Coray avait d'abord écrit *il*, qu'il a barré pour écrire *et* au-dessus. On n'a pas cru devoir noter spécialement tous ces accidents de rédaction.

III (1).

Le passage que vous m'avez demandé, mon cher ami, se trouve dans le deuxième livre des Épidémies, section première, p. 688, édit. Vander Lind : Αἱ τῶν ἡτρωῶν ῥήξεις, αἱ μὲν περὶ ἤθεῖν τὰ πλεῖστα ἀσινέες τὸ παραυτίκα· αἱ δὲ σμικρὸν ἄνωθεν τοῦ θυμαλοῦ ἐν δεξιούσιν ὀδονώδεις αὐταὶ καὶ ἀσώδεις, καὶ ΚΟΠ-ΡΗΜΕΤΟΙ· οἷον καὶ τῷ Πιττακῷ. Γίνονται δὲ αὐταὶ ἢ ἀπὸ πληγῆς, ἢ σπάσιος, ἢ ἘΜΠΗΔΗΣΙΟΣ ἘΤΕΡΟΥ. Le sens de ces derniers mots est rendu par les interprètes : *aut ab alterius insultu*. Je ne conçois pas comment Hippocrate, après avoir parlé des causes générales d'un hernie (*sic*), telles que les πληγῆ et σπάσις, a ensuite attribué ces deux derniers accidents à la seule ἐμπήδησις, tandis qu'il y en a plus d'une cause qui peuvent les produire. Je lis donc : ἢ ἘΜΠΗΔΗΣΙΟΣ ἘΤΕΡΟΥ, *aut a constipatione intestini*. Cette correction me paraît vraisemblable, non-seulement par l'histoire des maladies, où l'on voit que les intestins constipés par des vents ou par d'autres matières peuvent s'échapper hors de la cavité du ventre et former ce qu'on appelle une hernie ; mais encore par un endroit parallèle d'Hippocrate, liv. 3, de Morb., p. 405 de la même édit. de Vander Lind, où, en parlant de la passion iliaque, il dit : ξυναυαίνεται γὰρ τὸ ἘΤΕΡΟΝ καὶ ΞΥΜΠΛΑΕΕΤΑΙ. — ὥστε ἘΜΕΕΙΝ ἐνίστε, πρῶτον μὲν φλεγματώδεα, ἔπειτα δὲ χολώδεα, τελευτῶν δὲ ΚΟΠ-ΡΟΝ : où vous voyez, mon cher ami, que la même cause ἢ ἐμπήδησις ou ξυμπλήσις τοῦ ἐντέρου est suivie du même terrible accident, τῆς κοπρημεσίας.

(1) Cette lettre de Coray avait été adressée à Villoison ; mais celui-ci, pensant qu'elle intéressait Chardon de la Rochette, la lui envoya, en écrivant lui-même une lettre sur la quatrième page restée blanche. Villoison, au milieu de sa lettre, dit : *M. Favras est resté près de trois heures à l'Hôtel-de-Ville avant d'être pendu*. Or Favras fut exécuté le 19 février 1790. Cette circonstance sert à faire connaître la date de la lettre de Coray.

A peine j'ai fini ces remarques que j'ai voulu consulter Arétée. Il ne parle que de cette dernière maladie à la p. 18. τοῦνεκε καὶ τὸ πάθος ἐπίκλησιν ἔσχεν εἰλεόν· κῆν πρὸς τοῖς στρόφοις δὲ καὶ ΠΙΕΣΙΣ, καὶ μάλθαξις τῶν ἐντέρων ἔη, χορδαψὸς ΤΟ ΤΟΙΟΥΤΟΝ ἐστὶ· οὖνομα δ' ἔψησις μὲν γὰρ ἢ μάλθαξις· χορδῆ δὲ ἐντέρων ἐπώνυμον. Petit, dans ses notes, prétend qu'au lieu de πίσις il faut lire ἔψησις, par rapport à l'οὖνομα δ' ἔψησις qui suit. Cette correction me paroît destituée de tout fondement. Πίσις peut très-bien rester comme il est; mais s'il falloit le changer, j'aimerois mieux encore lire ΠΙΑΗΣΙΣ, comme plus conforme à Hippocrate, dont Arétée souvent est le copiste. Au reste, ce passage corrompu et mal ponctué doit être lu de cette manière : — κῆν πρὸς τοῖς στρόφοις δὲ καὶ πίσις (où, si vous approuvez ma conjecture, πίλησις), καὶ μάλθαξις τῶν ἐντέρων ἔη, χορδαψὸς ΤΩ ΤΟΙΟΥΤΩ ἐστὶν οὖνομα· (je supprime le Δ') ἔψησις μὲν γὰρ ἢ μάλθαξις, χορδῆ δὲ ἐντέρων ἐπώνυμον.

Mes sincères amitiés, je vous prie, à notre ami, monsieur de la Rochette. Priez-le de ma part de ne communiquer à personne ces remarques. Il me tarde de le revoir; je vous prie de lui dire que je vais m'éloigner de lui, en passant chez M. Clavier; mais que notre amitié ne souffrira (*sic*) rien de cet éloignement. Ἐρῶωσο σοφώτατε καὶ τιμαλφέστατε φίλε!

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour. J'avais écrit les remarques précédentes hier au soir; mais ce matin en me levant, je me suis rappelé d'un autre endroit d'Hippocrate, qui me paroît propre à confirmer davantage ma conjecture. C'est un parallélisme plutôt rationnel que verbal; le voici : en parlant des eaux des marais et des étangs croupissantes ὕδατα ἐλώδεα καὶ στάσιμα καὶ λιμναῖα (de aër. loc. et aq. p. 334 et suiv.) et des mauvais effets qu'elles produisent dans ceux qui en font usage, il dit : τοῖσι δὲ πίνουσι σπλῆνας μὲν αἰεὶ μεγάλους εἶναι καὶ μεμυωμένους, καὶ τὰς γαστέρας σκληράς τε καὶ λεπτάς καὶ θερμὰς, et plus bas, p. 355 : τοῖσι δὲ παιδίοισι κῆλαι ἐπιγίγγονται, *pueris vero herniæ accidunt*. Pourquoi? Parce que ceux qui ont les ventres durs, et qui se présen-

tent difficilement à la garde-robe, sont ceux qui sont les plus sujets à la constipation des intestins, τὴν ἐμπίλησιν τῶν ἐντέρων. C'est pendant la nuit que m'étoit venue cette idée : Ὀνειροπολῶ γὰρ καὶ καθεύδων, non ἱππικὴν comme le Phidippide d'Aristophane (Nub., v. 26), mais αὐτὸν τὸν Ἴπποκράτην.

IV.

Je suis fâché, mon bon ami, de m'être un peu trop empressé de vous affliger au sujet des désagréments que j'avois essayés de la part de vos compatriotes. Je vais vous en dédommager par le récit d'une conduite tout opposée, que celui qui présidoit hier au soir l'assemblée tint vis-à-vis de moi. Lorsque je vous écrivois hier matin, je venois de cracher du sang, ce qui m'arrive toutes les fois que le désespoir s'empare de mon âme. Je passai toute la journée d'hier avec un seul bouillon; la morgue aristocratique que je venois d'essayer m'avoit trop agité pour que j'osasse prendre mon repas ordinaire. J'avois, comme je vous avois marqué, résolu de suspendre toutes démarches ultérieures; mais vers les six heures du soir, assis sur mon fauteuil, tout égaré et en proie aux idées les plus noires, l'idée me vint qu'il falloit absolument brusquer l'affaire et faire un dernier effort, pour me tirer au plutôt de cet état désespérant. Je pris la plume et je chiffonné (*sic*) tant bien que mal la pétition suivante, dans l'intention de prier le premier que j'y aurois rencontré de la lire pour moi à l'assemblée.

« Citoyens, je suis étranger et d'un pays qui n'est point
 « en guerre avec la France. Je vous demande un passeport
 « pour aller rétablir ma santé dans une campagne près de
 « Fontainebleau. Depuis environ cinq ans que j'ai l'hon-
 « neur d'être parmi vous, ma conduite a été celle d'un
 « honnête homme de lettres naturellement paisible. Le ci-
 « toyen qui s'étoit chargé de vous présenter mon passeport
 « avec le certificat du médecin, me dit à présent que je

« dois m'adresser personnellement à l'assemblée. La
« faiblesse de ma voix, jointe au peu d'usage que j'ai de
« votre langue, m'oblige de vous présenter ma pétition par
« écrit. J'ai prêté mon serment du 10 août; j'ai ma carte
« de citoyen; j'ai payé mes impositions et les gardes que
« ma santé toujours chancelante ne m'a point permis de
« monter moi-même; j'ai contribué suivant mes facultés
« aux dépenses de la section toutes les fois qu'on s'est pré-
« senté chez moi pour m'en avertir. D'après ces considéra-
« tions, citoyens, je suis persuadé que vous ne refuserez
« point à un homme libre comme vous le droit de faire ce
« que l'état de sa santé exige impérieusement, et que la
« loi ne défend point. »

Armé de cette pétition, je me présentai à l'assemblée à huit heures du soir. Elle étoit très-nombreuse et très-orageuse. J'étouffois de chaleur, et je commençai (*sic*) à désespérer du succès de mon affaire, lorsque je m'aperçus (*sic*) par bonheur que le fauteuil étoit occupé par un autre président d'une physionomie prévenante, et à qui j'avois souvent entendu faire des motions très-sages. Cette découverte ranima mon courage et me fit rester jusqu'à onze heures. Alors, la plupart des assistants étant partis, et la discussion devenant plus calme, au lieu de chercher quelqu'un pour le prier de lire ma pétition, je m'avance tout droit, accompagné de mon propriétaire, vers le président, et je la lui présente. Après l'avoir lue tout bas, il me demande à l'oreille de quel pays j'étois. Le nom de Grec lui causa un mouvement de surprise, et après m'avoir bien fixé et bien regardé, non de ce regard insolent qui glace l'honnête homme, mais de ce regard philanthropique qui met le calme dans une âme agitée, me dit d'un air affable et vraiment françois d'être tranquille et de m'asseoir en attendant qu'il saisisse le moment favorable de lire ma pétition à l'assemblée.

Ce moment arrivé, il la lut, et il y mit de l'onction. La lecture finie, il dit à l'assemblée que j'étois Grec, et que ma demande lui paroissoit de nature à ne devoir point être

refusée. A peine il prononça ces derniers mots que toute l'assemblée, d'une voix unanime et simultanée, cria qu'il falloit me l'accorder. Je fis un mouvement de tête pour remercier l'assemblée, et je voulus me dérober sur-le-champ à ces regards curieux ; mais le président me fit observer (toujours avec la même honnêteté) que je devois attendre qu'on m'expédiât par écrit l'ordre sans lequel je ne pouvois obtenir mon passe-port du comité. C'est alors, La Rochette, qu'il falloit voir l'embarras de votre pauvre ami. Pendant tout le temps qu'on employa pour expédier cet ordre, les yeux de presque toute l'assemblée étoient fixés sur moi ; quelques-uns même se sont approchés de moi pour s'assurer si un Grec étoit fait comme les autres hommes. Enfin, on me regardoit avec la même curiosité que si j'étois une de ces bêtes féroces qu'on montre aux foires. Cette badauderie parisienne me fit beaucoup souffrir ; mais je m'en consolais en songeant toujours à l'extrême honnêteté du président. Je ne sais si c'est le nom de Grec ou ma mine triste et défaite qui lui avoit inspiré tant d'intérêt pour moi. Cet intérêt étoit si marqué qu'il me fit passer toute la nuit sans dormir. Cela vous surprendra peut-être, mais j'ai, mon ami, malheureusement pour moi, les nerfs si débiles que le chagrin, la joie, le sentiment de gratitude, en un mot tout mouvement quelconque de l'âme les met en jeu. Ainsi finit, mon bon ami, le premier acte de ma pièce de passe-port. A présent je suis au second, qui contient les démarches qu'il faut faire relatives à la municipalité. Dieu veuille qu'il ne soit pas aussi long que le premier. Deux pièces de cette nature suffisent pour me précipiter au tombeau. Ἐρρώσο εὐδαιμονῶν !

Mardi matin.

V.

La mauvaise humeur du brave Panagiota contre les Européens m'a paru, mon cher ami, d'autant plus délicieuse,

que j'en ai toujours été moi-même pénétré. Je saisis l'occasion qu'elle me fournit pour vous expliquer un entretien que nous eûmes il y a quelques semaines sur le boulevard, et qui, peut-être, est encore une énigme pour vous. Vous vous rappelez sans doute de (*sic*) la question que je vous fis relativement aux cartes de sûreté qu'on livroit à cette époque en deux couleurs différentes, et le désir que je marquai d'en avoir de la couleur assignée aux étrangers. Je vous donnai pour motif la crainte que j'avois d'être traité comme émigré, si, forcé par les circonstances de sortir pour quelque temps de la France, je voulois y rentrer ensuite. Tout cela vous surprit beaucoup, et je m'en aperçus (*sic*). Quelques jours après, je me présentai au bureau pour demander ma carte, et je la demandai comme étranger, en faisant à celui qui les livroit les mêmes observations que je vous avois faites, et en lui ajoutant de plus, que quoique domicilié depuis quelques années en France, je n'avois point renoncé au projet de retourner à ma patrie. Il me répondit que cela étoit égal, et qu'il alloit me donner une blanche. Craignant de passer pour un homme suspect, je n'osai point insister, et je la pris malgré moi. Je vous disois à tous deux la vérité sur mes motifs; mais je ne vous la disois pas tout entière, ce que je vais faire à présent, grâce à la mauvaise humeur de Panagiota. Cet aveu, non-seulement m'excusera à vos yeux, mais il vous rendra encore indulgent pour toutes les extravagances que vous me verrez faire dans la suite. Car je vous assure qu'elles tiennent toutes plus ou moins à cette mauvaise humeur, qui tourmente le brave Panagiota, et à ma passion pour l'indépendance, passion qui, par les sacrifices mêmes que je lui ai faits, se change quelquefois en fureur.

En quittant ma malheureuse patrie, je me flattois de trouver bientôt en Europe de quoi m'en consoler. Je séjournai pendant longtemps en Hollande; je parcourus (*sic*) une partie de l'Allemagne et de l'Italie, et je suis maintenant en France depuis près de douze ans. Partout, hélas !

j'ai vu mes espérances trompées. Partout j'ai trouvé une indifférence glaciale pour ma nation souffrante, et de chauds apologistes pour ceux qui l'oppriment, à l'exception d'un très-petit nombre d'hommes de lettres, qui, pleins de reconnaissance pour les lumières que les écrits des Grecs avoient répandues en Europe, prenoient quelque intérêt au sort de leurs malheureux descendants. Je vis dès ce moment que, bien loin de gagner quelque chose en renonçant à ma patrie, je n'avois fait que déchirer ma plaie et la rendre plus douloureuse. Chez moi, me disois-je, j'avois au moins de temps à autre de quoi distraire ma douleur. Au sein de ma famille, de mes amis, des hommes enfin gémissant sous la même oppression que moi, j'avois au moins la consolation d'épancher mon cœur dans leur sein, et de recevoir leurs regrets dans le mien. Je pouvois parmi eux maudire en sûreté mes oppresseurs, et les oublier même quelquefois en me déroband à leur vue. Là, en m'éloignant seulement de quelques pas de la ville, j'enivrois pour un moment mon âme par des illusions et par des réminiscences. Sur le rivage de la mer je récitois le vers d'Homère :

Αιολίδα Σμύρνην ἀλιγείτονα ποτινάνακτα.

Au bord d'un ruisseau je me disois : C'est peut-être dans ce même endroit qu'il avoit composé les plus beaux endroits de l'Iliade. Au sommet d'une colline entourée de vallons, je croyois être à côté de Bion composant l'épithaphe d'Adonis, et je chantois avec lui, les larmes aux yeux, ces vers pleins de sentiment :

ἃ δ' Ἀφροδίτα
 Λυσαμένα πλοκαμίδας, ἀνὰ δρυμοὺς ἀλάληται
 Πενθαλέα, νήπλεκτος, ἀσάνδαλος. . . . etc., etc.

En un mot, dans ma patrie, malheureux, mais plein d'admiration pour mes ancêtres, et d'estime pour moi-même, qui avois su les apprécier et les regretter, j'avois de quoi me consofer. Mais en Europe, qu'ai-je vu depuis que

j'y séjourne ? Des hommes ou indifférents pour mon sort, ou même assez cruels pour me reprocher mes malheurs ; des écrivains sycophantes qui, se donnant le fastueux titre de *philosophe*, et à leurs ouvrages celui de *recherches philosophiques* (1), vomissent du fond de leur cabinet leur fiel sur une nation qu'ils ne connoissent que par des oui-dire ; d'autres, qui s'apitoyent sur les malheurs de mes tyrans, et tremblent de voir finir une oppression aussi scandaleuse que déshonorante pour toute l'Europe ; un parlement Britannique, arrogant de sa prétendue liberté, qui, par la plus ridicule des contradictions, s'échauffoit en faveur des Nègres, dans le même temps qu'il préparoit son escadre pour empêcher que les Russes n'écrasassent le stupide tyran de Byzance ; des François qui, en dépit de leur liberté naissante, parlent encore en faveur des Turcs ; et le vénal Peyssonel, employant sa criminelle plume pour détruire l'effet qu'auroient pu faire dans les esprits les écrits de Voltaire et de Volney contre les Turcs ; enfin toute l'Europe spectatrice tranquille de l'infâme partage de la Pologne et se soulevant aussitôt qu'il est question du moindre danger pour son cher allié le Turc. D'après de pareilles observations, mon bon ami, vous ne serez plus surpris, si je préfère de garder ma qualité d'étranger, et d'être marqué de ce signe de réprobation, savoir d'un homme sans patrie, plutôt que d'adopter aucune contrée de l'Europe pour ma patrie. Mon indignation n'étouffera jamais dans mon âme la reconnoissance que je dois à toutes celles qui m'ont donné l'hospitalité : mais je croirois trahir ma véritable patrie si je consentois jamais à m'appeler citoyen d'une contrée amie de ceux qui l'oppriment, fût-elle aussi libre qu'on pourroit l'être dans l'état de la nature. Non, mon ami, il n'y a plus de patrie pour moi. Je suis citoyen du monde, et je ne connois d'autres citoyens, d'autres frères, d'autres amis après ceux que la nature m'a donnés, que le peu de personnes philanthropes et amies de la jus-

(1) Allusion évidente au livre de Corneille de Pauw.

tice qui se trouvent répandues chez toutes les nations. La seule patrie que je pourrois adopter, ce seroit l'Isle de Malte, ou la Russie, si les Russes et les Maltois étoient libres : chez eux seulement j'aurois pu me consoler en voyant sans cesse menés en captivité ceux qui tiennent dans les fers mes malheureux compatriotes. Mais je n'aime ni les Maltois ni les Russes. Si je m'intéresse aux succès de ces derniers, c'est que je sens, mon ami, que les Grecs, dans l'état où ils sont actuellement, ne peuvent arriver à la liberté que graduellement. Il faut qu'ils soient d'abord soustraits au joug de leur despote par un autre despote, n'importe lequel, pourvu qu'il soit moins féroce et plus éclairé, et qu'il leur fournisse les moyens de s'instruire, tels qu'ils existent dans toute l'Europe. Le reste sera l'ouvrage du temps. Si cela arrivoit, je me féliciterois au moins d'avoir survécu à ce *monstrum horrendum ingens* qui a avili le beau nom des Grecs; et quoique éloigné, je verrois avec plaisir un prince qui, favorisant dans ma patrie les sciences et les arts, contribueroit sans le vouloir à la grandeur future de la Grèce.

Ayez donc la complaisance de dire au brave Panagiota que j'ai été enchanté de sa juste indignation contre *li falsamente creduti popoli colti*. Dites-lui que c'est cette indignation, jointe aux regrets d'avoir abandonné ma patrie, qui a consumé mes forces, et qui m'ôtera peut-être bientôt l'envie même de faire quelque chose d'utile.

Τὴν δ' αὐτοῦ προλιπόντα πόλιν καὶ πόντος ἀγροῦς
Πτωχεύειν, πάντων ἔστ' ἀνηρότατον.

.....
Ἐχθιστος γὰρ τοῖσι μετέσσεται, οὐς κεν ἔκηται,
Χρησμοσύνη τ' εἰκὼν καὶ στυγερῆ πενίη.
Αἰσχύνει τε γένος, κατὰ δ' ἀγλαὸν εἶδος ἐλέγχει,
Πᾶσα δ' ἀτιμία καὶ κακότης ἔπεται.
Εἴθ' οὕτως ἀνδρὸς τοι ἀλωμένου οὐδεμί' ἔρη
Γίγνεται, οὔτ' αἰδῶς εἰσοπίσω τελέθει.

Voilà, mon bon ami, le déchirant mais très-expressif

tableau de l'horrible situation où se trouvent Panagiota, Coray, et tous les Grecs un peu instruits, qui errent dans l'Europe et qui s'avalissent par le séjour qu'ils y font. Mais il faut que je finisse, parce que je sens déjà tous mes nerfs en convulsion.

Dites, je vous prie, à Panagiota, après lui avoir fait mes respectueux compliments, que le traité de l'incomparable Hippocrate περι Ἀέρων κ. τ. λ. est déjà traduit par Dacier, et même assez bien.

Le parti que Villoison a pris m'a fait bien de la peine. Je vous suis bien obligé de l'article d'Orion. N'auriez-vous pas commis une faute de distraction dans cet endroit . . . Ἐπιχαρμος Ὀδουσεῖ ἀλλὰ καὶ ῥέζει τι χρωμα, ἀντὶ τοῦ ΒΑΠΤΕΙ? il me semble qu'il faudroit ΒΑΨΕΙ.

Ayant oublié le contenu de votre première lettre jointe à celle de M. Larcher, que je vous avois renvoyée, je ne comprends (*sic*) ce que vous me dites sur l'Ἀχαιοὶ pour ἀρχαῖοι. Ἐβρώσο εὐδαιμονῶν!

VI.

Je vous remercie, mon cher ami, des réponses satisfaisantes que vous faites à mes éternelles questions. Le passage de Pline, qui est une version de celui d'Aristote concernant la sèche, me confirme dans la conjecture que j'ai faite il y a longtemps. Aristote dit, t. I, p. 840, éd. Duval; ὁ ἀρῆρην παρακολουθῶν καταφυσᾷ [τὸν θόλον] ΚΑΙ γίνεταί στιφρά, et Pline, dans Gesner, p. 1028, traduit: *masculus prosequitur afflatu, ALIAS sterilesunt*. Il est donc évident qu'il avoit lu dans Aristote . . . καταφυσᾷ, ἢ γίνεταί στιφρά., *le mâle les souffle en les suivant de près; autrement ils deviennent stériles, ou ils ne sont point fécondés*. Vous n'ignorez pas que l'ἦ chez les Grecs équivaut souvent à l'εἰ δὲ μὴ, *si non*, ou *alioquin*, ce que Pline a voulu exprimer par *alias*, qui n'est pas dans ce sens de la bonne latinité.

Κὰν ταῦτ' ἀνύση, τετταράκοντα βούλεται,
 Ἡ φησιν, οὐ βιωτὸν αὐτῷ τὸν βίον.

Aristoph. Plut., 196,

dans le sens d' εἰ δὲ μὴ [λάβοι], φησιν οὐ βιωτὸν κ. τ. λ. Quant à σπιφρὰ, c'est dans le sens de *sterilia* que l'emploi Hippocrate de Aer. loc. et aq., t. I, éd. Lind, p. 332, en parlant des pays froids : πρῶτον μὲν ΣΤΙΦΡΑΙ πολλαὶ γίνονται διὰ τὰ ὕδατα ὄντα σκληρὰ τε καὶ ἀτέρασμα καὶ ψυχρὰ κ. τ. λ. Car, quoique le texte porte σπιφραί, Foësius remarque très-bien, d'après Galien, qu'il faut lire σπιφραί, leçon qu'approuve également Ruhnkenius dans ses notes sur Timée v. σπιφρὸν, et qu'Hippocrate lui-même met hors de doute, en lui opposant plus bas (p. 333) le mot ἐναρικήμονες, *des femmes qui conçoivent facilement*. Voyez Hésychius et Foësius, v. Ἀρικήμων. Cette influence des eaux sur la conception et même l'accouchement est un fait d'observation constante chez les anciens. Ainsi vous trouverez dans Athénée, l. II, p. 41, extr., ὕδατα πολύγονα, παιδογόνα, et ἄγονα. Empédocle y avait une fois remédié, en corrigeant les eaux d'une rivière par le mélange de deux autres : τοῖς δὲ Σελινουντίοις ἐμπροσθέντος λοιμοῦ διὰ τὰς ἀπὸ τοῦ περικειμένου ποταμοῦ δυσωδίας, ὥστε καὶ αὐτοὺς φθειρεσθαι, καὶ ΤΑΣ ΓΥΝΑΙΚΑΣ ΔΥΣΤΟΚΕΙΝ, ἐπινοῆσαι τὸν Ἐμπεδοκλέα, καὶ δύο τινὰς ποταμοὺς τῶν συνέγγυς ἐπαγαγεῖν ἰδίαις δαπάναις, καὶ καταμιζαντα γλυκάναι τὰ ρεύματα. *Diog. Laert. in Vit. Empedocli. circa finem*. Il faut que cet Empédocle fût bien bête de faire une pareille dépense, tandis qu'il y avoit un moyen bien simple et qui ne lui auroit coûté que quelques boisseaux de sel. Mais, malheureusement pour lui, Empédocle n'étoit point prophète, quoiqu'il prétendit être un dieu. Voici comment se tira d'affaire Élisée le prophète : καὶ εἶπον οἱ ἄνδρες τῆς πόλεως [Ἱεριχὼν] πρὸς Ἐλισαίην· ἰδοὺ ἡ κατοίκησις τῆς πόλεως ἀγαθὴ, καθὼς ὁ κύριος βλέπει, καὶ τὰ ὕδατα πονηρὰ, καὶ ἡ γῆ ἌΤΕΚΝΟΥΜΕΝΗ· καὶ εἶπεν Ἐλισαίη, λάθετέ μοι ὑδρίσκην καινὴν, καὶ θέτε ἐκεῖ ἄλα· καὶ ἔλαβον, καὶ ἤνεγκαν πρὸς αὐτόν· καὶ ἐξῆλθεν Ἐλισαίη εἰς τὴν διέξοδον τῶν ὑδάτων, καὶ ἔρριψεν ἐκεῖ ἄλα, καὶ εἶπε, τάδε λέγει κύριος, ἴαμαι τὰ ὕδατα

οὐκ ἔσται ἔτι ἐκείθεν θάνατος καὶ ἀτεκνουμένη · καὶ λάθθησαν τὰ ὕδατα
 ἕως τῆς ἡμέρας ταύτης. *Liv. IV des Rois, c. II, 19 ad 22.*

Dites-moi, je vous prie, si, dans votre langue, le mot *foireux* se prend quelquefois dans la signification de *peureux*. Vous savez que la grande peur produit quelquefois l'effet d'une décharge du ventre involontaire et subite. Avez-vous jamais entendu en Italie appeler un homme qui s'effraie facilement *caca-braghe*, ou quelque chose d'approchant? Je trouve dans Hésychius : Κίναρχος, ἄψυχος. Les critiques ayant regardé ce mot (qui paroît pris de quelque poëte comique) comme suspect, le corrigent κίναρχος *vacuus a motu .i. e. mortuus* : je crois au contraire qu'il ne faut rien changer, mais qu'il faut seulement l'expliquer en remontant aux éléments dont il est composé οὐδὲ ἄρχος [ἀρδίως] κινεῖται *cujus anus facile movetur, i. e. solvitur*. Ἄψυχος suivant le même Hésychius, est δειλός, et l'on trouve le κινεῖσθαι dans le sens d'avoir *un cours de ventre*, non-seulement chez les anciens, ainsi que vous pouvez le voir dans Foësius, v. κινεῖν, mais encore chez nous autres pauvres Grecs modernes. Nous donnons aujourd'hui le nom de κίνησις au *dévoïement*, et nous disons τὰ σταφύλια τὸν ἐκίνησαν, *les raisins l'ont purgé* ou *lui ont donné le dévoïement*.

Je vous remercie des consolations que vous me donnez sans cesse en me recommandant d'εὐελπεῖν. Mais je ne voudrois pas cependant passer dans votre esprit comme un κίναρχος; et je vais à cet effet vous répéter à peu près ce que j'écrivois, il n'y a pas longtemps, à Clavier. Mes principes peuvent être outrés, mais j'agis toujours en conséquence. J'ai toujours considéré le meilleur gouvernement possible comme un mal nécessaire, auquel les hommes se sont soumis, pour se soustraire à des maux plus grands encore, dont leur sottise et leur orgueil n'auroient pas manqué de les accabler. J'ai sacrifié à ces principes ma patrie, ma santé, peut-être même ma fortune : ces principes, sans cesse obsédant mon âme par la recherche et l'espoir d'une indépendance absolue, qui vraisemblablement est une chimère, ont imprimé dans tout mon système

nerveux une irritabilité excessive, qui me dévore et me consume tous les jours. La moindre gêne est pour moi un véritable supplice, le moindre obstacle dans l'exercice de mes facultés physiques et morales, est une tyrannie cruelle. C'est en agissant d'après ces principes, que j'ai pendant tout le cours de ma vie évité autant que j'ai pu toutes les occasions qui pourroient m'exposer à comparoître devant un juge, un magistrat, un fonctionnaire public quelconque. Leur supériorité, nécessaire sans doute dans l'ordre social, et l'idée de recevoir de leur part des ordres, peut-être même des reproches, m'ont toujours révolté. Ce sont ces principes qui m'ont fait abandonner le commerce, après l'avoir exercé six ans, parce que le commerce me mettoit dans un cercle de rapports et de dépendances multipliées très-gênantes pour mon âme farouche, et qu'il m'exposoit à des affaires litigieuses avec des hommes qui m'auroient peut-être opprimé. J'ai embrassé l'état d'homme de lettres comme le seul dans lequel je pusse conserver mon indépendance. Quel fut mon chagrin, lorsqu'arrivant à Paris, je me vis obligé de débiter par enseigner le grec pour de l'argent ! Le jour que je reçus le premier paiement fut pour moi un jour de deuil ; et il m'arriva précisément la même chose que Plutarque raconte d'Isocrate. Cet orateur, bien différent des Démagogues d'Athènes, ἰδὼν τὸν μισθὸν ἀριθμούμενον, εἶπε δακρύσας, ἐπέγων ἑμαυτὸν νῦν τούτοις πεπραμένον. Enfin, la fortune me délivrant de cet état, m'en donna un autre beaucoup plus pénible, mais qui au moins me permettoit la jouissance de ma liberté jusqu'à un certain point, puisque je pouvois, dans ma chambre et à mon loisir, me procurer les moyens d'une honnête existence, sans être obligé d'aller les chercher ἐν ταῖς τῶν πλουσίων θύραις. Cette même fortune, jalouse apparemment du petit répit qu'elle m'a donné, me menace de nouveau de la perte de mon indépendance. Dans les angoisses d'une pareille perspective, et luttant sans cesse contre un état de langueur insupportable, je m'apperçois tout à coup que j'étois *nolens et nesciens* inscrit dans la liste des défenseurs de la

République française; je me vois en relation avec des sergents, des capitaines, des commandants. Je suis contraint de me trouver à des appels. Je sais bien, mon ami, que c'est peut-être un devoir de ma part de servir de toutes mes facultés une nation qui m'a donné l'hospitalité. Je sens de même que les Français sont trop généreux pour me sacrifier, sans qu'il résulte de ce sacrifice aucun profit pour eux, dès qu'ils sauront l'impossibilité physique où je suis de les servir. Mais cette nécessité même d'exposer les raisons de mon refus, jointe à la crainte de passer pour un homme suspect dans un moment où les esprits sont aigris par les malheureuses circonstances, est un véritable supplice pour moi. Le bruit de la caisse, toutes les fois que je l'entends, met tous mes nerfs en convulsion. Jugez de l'effet qu'y doit produire le tocsin ou le canon d'alarme. Ajoutez à tout cela l'idée d'être très-peu connu dans Paris, et de ne savoir à qui (*sic*) me réfugier ni par qui me faire réclamer dans le cas d'une vexation. Le jour où je fus obligé d'aller chercher ma carte de sûreté, ce jour, dis-je, si vous étiez présent et que vous pussiez lire dans mon âme, vous m'auriez plaint, tout en riant peut-être de ma faiblesse. Des questions sur mon nom, surnom, âge, état, patrie. Tout cela n'étoit encore rien, quoiqu'il me fit bien de la peine; mais il falloit sentir ce que je sentis, lorsqu'on vint à prendre mon signalement: me fixer entre deux yeux, me toiser de pied en cap comme une bête de somme, pour consigner dans les fastes de la République mes yeux et mes sourcils noirs et mon énorme bouche. Je pensai me trouver mal. Je sais bien, encore une fois, que toutes ces précautions sont autorisées et justifiées par les circonstances; mais toutes ces considérations ne peuvent point appaiser (*sic*) le trouble qu'excite dans mon âme la cruelle idée d'être traité comme un conspirateur contre la liberté par un de mes égaux, qui auroit honte lui-même de me faire de pareilles questions s'il pouvoit lire dans le fond de mon âme. Jusqu'à présent je n'ai parlé que de moi-même. On auroit grand tort si l'on jugeoit par là que je suis un

égoïste. Je vous le jure, mon ami, par les mânes de Socrate, l'homme le plus philanthrope peut-être qui ait jamais existé. Je ne crains ni ne déteste l'oppression dans les cas seulement que je crois en être l'objet. La même chose, et pire encore, m'arrive, lorsque je vois souffrir les autres, surtout quand je ne puis pas les venger. Le jour à jamais mémorable du pillage des épiciers, j'eus la fièvre le soir, pour avoir eu la sottise curieuse de m'avancer jusqu'à la rue des Lombards. Témoin d'une injustice aussi criante, et indigné de ne pouvoir prendre par le collet aucun de ces coquins, qui courroient par la rue chargés de sucre et de café, pour les revendre ensuite, je me sentis tout à coup par tout le corps les frissons précurseurs de la fièvre.

Voilà, mon ami, une bien longue et bien ennuyeuse lettre; mais j'ai cru me soulager en vous exposant toutes les raisons de ma pusillanimité. Vous aurez beau dire que c'est une folie digne des Petites-Maisons; mais la folie, mon ami, est une maladie tout comme les autres, surtout lorsqu'elle tient à des raisons physiques; et on n'est pas plus coupable d'avoir la tête dérangée que d'avoir la migraine. Ce qu'il y a de vrai dans tout cela, c'est que ma façon de penser, exaspérée par les circonstances, achèvera peut-être de me délivrer pour jamais de toute crainte de tyrannie et d'oppression. Déjà je sens mes forces diminuer de plus en plus, et je sens le besoin de mettre un peu d'ordre dans mes affaires. Je ne suis pas embarrassé de mes richesses; mais enfin, le peu que je possède en livres ou en meubles vaut quelque chose, et il faut que quelqu'un de mes amis se charge de le vendre et d'en envoyer le produit à M. Keun, ministre de l'Église hollandoise, à Smirne, et mon intime ami, homme aussi recommandable par ses connoissances que par ses vertus. Une autre fois, quand j'aurai la tête un peu libre, je vous enverrai toutes mes volontés cachetées, pour que vous, Villoison (qui connoit le ministre Keun particulièrement) et Clavier ayez la complaisance de servir après sa mort un ami à qui vous avez prodigué (*sic*) tant d'honnêtetés pendant sa vie, et

dont vous auriez prolongez (*sic*) l'existence sans doute, si vous l'eussiez pu. En attendant, je vous envoie une inscription que vous garderez jusqu'à ce que je puisse en faire une meilleure. J'exige de votre amitié de la faire graver sur ma tombe; c'est moins comme un monument d'une existence pleine d'amertume et inutile que je le désire, que comme une leçon pour les Grecs qui pourroient venir quelquefois à Paris. Ils apprendront à détester de plus en plus leurs exécrables tyrans, puisque leur présence chasse de leur patrie le peu d'hommes de lettres qui pourroient leur être de quelque utilité. La voici telle que je l'ai envoyée à Clavier :

ΔΙΑΜΑΝΘΗΣ.ΚΟΡΑΗΣ.ΙΑΤΡΟΣ.ΠΑΤΡΙΔΑ.ΦΙΛΗΝ.ΕΚΩΝ.
 ΑΕΚΟΝΤΙ.ΘΥΜΩ.ΦΕΥΓΙΩΝ.ΕΝΘΑΔΕ.ΚΕΙΜΑΙ.ΛΑΛ.Ω.
 ΧΑΙΡ.ΕΛΛΑΣ.ΠΟΘΕΙΝΟΝ.ΟΜΜΑ.ΚΑΙ.ΓΕΝΟΙΟ.
 ΚΑΝ.ΟΨΕ.ΤΩΝ.ΤΥΡΑΝΝΟΥΝΤΩΝ.ΚΡΕΙΤΤΩΝ.

Je n'ai trouvé d'autre expression plus propre que l'ἔκων ἀέκοντι θυμῷ d'Homère, pour exprimer l'état d'une âme tiraillée en sens contraire par deux passions diamétralement opposées, le désir et l'horreur d'une chose. Imaginez-vous, mon cher ami, un amant passionné vis-à-vis de sa maîtresse placée dans un endroit dont l'entrée est défendue par un monstre à cent têtes; figurez-vous ce malheureux amant prêt à s'élancer pour s'unir à l'objet qu'il chérit, et qui l'appelle en lui tendant les mains, et toujours repoussé par la crainte que son moindre mouvement sera le signal de sa destruction et de celle de son amate (*sic*); et vous aurez une idée des regrets qui embrasent et qui consomment sans cesse mon âme. J'ai encore bien des choses à vous dire; mais je dois finir une lettre déjà trop longue.

M. Lévêque a grande envie de faire votre connoissance. Je le rencontrai avant-hier aux Thuilleries où sortit de l'Académie. Il m'a fait l'honneur de me communiquer un mémoire qu'il venoit d'y lire, dans lequel il fait un parallèle de la langue grecque avec la langue illyrienne. J'ai cru

y voir des choses frappantes, et des analogies qui prouvent que la langue et la religion des Grecs tirent leur origine de la Thrace plutôt que de tout autre pays. Ἐρρωσο εὐδαιμονῶν !

VII.

J'espère, mon cher ami, que vous n'avez pas encore répondu à la lettre de M. Belin. Je vous envoie par Thomas les 20 francs que je vous prie de lui remettre pour le prix de son livre, et je vous promets qu'il ne saura jamais que c'est moi qui l'achète. J'ai pour M. Belin toute l'amitié et toute l'estime qu'il mérite, et même de la reconnoissance pour des preuves qu'il m'a données dans d'autres occasions de son empressement à me servir. Mais, mon ami, *quand on commence par accepter quelque chose, bientôt on ne refuse plus rien; sitôt qu'on reçoit tout, bientôt on demande; et quiconque en vient à demander, fait bientôt tout ce qu'il faut pour obtenir. La gradation me paroît inévitable.* Ce sont les propres paroles de votre immortel Rousseau, et ç'avoit été toujours ma conduite constante. On ne doit accepter, même de ses meilleurs amis, que ce qu'on a mérité par des services antérieurs bien constatés, ou ce qui leur est entièrement inutile. Or vous avouerez franchement qu'un objet, par lequel on peut acquérir les ouvrages de Lennep, n'entre point dans cette catégorie, sans parler de ma position vis-à-vis de M. Belin, à qui je n'ai (*sic*) eu le bonheur de rendre le moindre service. J'espère, mon ami, que ces raisons suffisent pour vous déterminer à agir de la manière que je désire. Si cependant M. Belin est déjà informé à n'en plus douter que son livre m'est destiné, je vous prie de lui montrer ma lettre. Je me flatte qu'il aura trop d'estime pour un pauvre Grec pour insister à vouloir lui faire abandonner ses principes.

Puisque vous allez chez Debure, dites-moi, je vous prie,

combien coûtent les ouvrages de Lennep et Ruhnkenius séparément.

Hésychius explique γόρυνος par μῦς, βάτραχος. Je vous prie de me dire si Henri Étienne ou vos autres lexicographes (le manuscrit de Photius y compris) disent quelque chose de plus sur cette glose.

Je vous invite à lire la glose du même grammairien, Ἀψεφέων· ἀμελῶν, et de me dire ce que Vossius entend par son plaisant *méchant comme un âne rouge* qu'il a mis en note. On pourroit l'excuser s'il faisoit cette remarque sur la glose précédente, ἀψητος, quoiqu'elle n'y soit pas mieux placée.

Vous savez que Timée, dans son lexique, nous dit que ῥάδιον est la forme positive de ce qu'on appelle *facile*, ῥᾶον, la forme comparative *plus facile*, et ῥᾶστον la forme superlative *très-facile*. Cette remarque est confirmée par l'usage des auteurs. Mais Hésychius, qui copie Timée dans les mots ῥαῖον et ῥαῖστον, semble s'en écarter dans les mots ῥᾶον et ῥᾶστον, en les confondant avec le ῥάδιον. Je voudrois savoir si Ruhnkenius, dans la nouvelle édition de Timée, fait quelques remarques, ou si Henri Étienne allègue quelque exemple de ῥᾶον employé pour ῥάδιον, *facile*.

Si vous avez le Dictionnaire italien d'Alberti, ayez la complaisance de me marquer nettement la signification d'*immiare* et d'*animella di motone*.

Prêtez-moi votre Hogween *de Particulis L. Gr.*, pour deux jours seulement.

Vous avez à moi deux cahiers de remarques, dans lesquels il y a quelques notes sur Xénocrate, Περὶ τῆς ἀπὸ τῶν ἐνύδρων τροφῆς. Si vous n'en avez plus besoin, vous pouvez me les envoyer. En tout cas, envoyez-les-moi pour quelques jours, et je vous les renverrai à votre première réquisition. Je dois les consulter sur quelque chose relative à mon Hippocrate. Ἐρῶσο!

VIII.

Mon cher ami, *malheur est bon à quelque chose*, dit le proverbe. Samedi le soir, je fus averti de me rendre chez le lieutenant de notre compagnie avec les autres *commilitones*, pour pourvoir aux moyens d'envoyer deux hommes au département de l'Eure. J'y restai depuis sept heures jusqu'à onze sur mes pieds, dans une cour, au milieu d'un nombre de citoyens qui se dispuoient, s'échauffoient, se disoient de temps en temps de petites gentilleses, sans pouvoir franchir la porte gardée par un Cerbère armé d'un fusil, et qui ne paroissoit pas fort tendre. Vous sentez à merveille que cela ne devoit guères m'amuser. Un nuage épais de tristesse et de mélancolie couvrit toutes mes idées; je voyois tout en noir; des réflexions désagréables sur ma situation se succédoient rapidement les unes aux autres, et finissoient toutes par ce désolant refrain : *Je suis exposé à tout cela pour n'avoir pas une patrie*. Je sortis enfin de cette véritable bastille après avoir payé, sous le titre d'offrande volontaire, pour ceux qui avoient été choisis pour l'expédition projetée. Je rentrai chez moi avec une fièvre de cheval, dont la cause étoit purement morale, et qui me tracassa pendant la plus grande partie de la nuit. L'insomnie, la chaleur de la saison et la nécessité de changer le cours de mes idées noires pour ne pas empirer mon mal, m'obligèrent de quitter le lit, d'allumer ma chandelle et de prendre mon unique consolation, Hippocrate. Je l'ouvre au hasard, et je tombe précisément sur un passage qui répand encore une plus grande lumière sur les passages de Lucien et de Cicéron relatifs à l'exercice de la voix. Cet homme extraordinaire, le citoyen Hippocrate, toujours attentif à expliquer les phénomènes de l'homme malade par les phénomènes physiques de l'homme en santé, parle d'une maladie qu'il appelle ailleurs *δπισθότονος*, et qui consiste dans une roideur des muscles du dos. Cette

roideur est telle qu'elle oblige le corps de rester dans une direction droite, sans pouvoir pencher la tête en avant. Une maladie toute opposée, appelée *ἐμπροσθότονος*, produit l'effet contraire, en tenant la tête baissée en avant, sans qu'on puisse la relever. Mais revenons à notre *ὀπισθότονος*, et voyons ce que dit Hippocrate, de *Vict. acut.*, t. II, p. 301, édit. Lind. : *Καὶ τοὺς ὀπισθεν τένοντας* (ce sont les tendons des muscles) *ἐν τῷ τραχήλῳ ζυντείνεται, καὶ ἡ φωνὴ ἀπέρρωγε* (c'est la voix cassée dans votre langue), *καὶ τὸ πνεῦμα σμικρὸν, καὶ ἡ ἀντίσπασις τοῦ πνεύματος πυκνὴ καὶ βίαία παραγίνεται. Οἱ τοιοῖδε τὴν ἀρτηρίαν ἐλκοῦνται* (peut-être *ἐλκοῦνται*) *καὶ τὸν πνεύμονα πίμπρανται οὐ δυνάμενοι τὸ ἘΞΩΘΕΝ πνεῦμα ΕΠΑΓΕΣΘΑΙ, κ. τ. λ.* Sans parler de ces derniers mots écrits en majuscules, qui confirment le changement que j'ai déjà fait de *πνεῦμα ἐπ' ἄκρον* en *π. ἐπακτὸν*, dans le passage que vous avez chez vous, vous voyez, mon cher ami, que cet endroit prouve encore *ex contrario*, comme disent les logiciens, l'observation relative au baissement de la tête en avant, nécessaire pour l'émission d'une voix plus grande et plus sonore, puisque cette même voix devient sourde et cassée, *ἡ φωνὴ ἀπέρρωγε*, lorsque la tête est tirillée en arrière. C'est que ce tiraillement doit nécessairement, ainsi qu'on peut le déduire des paroles de l'ingénieux Hippocrate, rétrécir la cavité de la poitrine et empêcher qu'une quantité suffisante d'air n'y entre, *οὐ δυνάμενοι τὸ ἔξωθεν πνεῦμα ἐπάγεσθαι*. Car la force de la voix est en raison de la quantité de l'air qui entre dans la poitrine ; et cette quantité, à son tour, est en raison du volume et de la capacité des poumons. Je me rappelle à cette occasion d'une (*sic*) observation faite par votre immortel Bufon (quoi qu'en disent ceux qui ne souffrent point le mérite dans les autres). C'est que la quantité de chaleur dans chaque espèce d'animal est généralement proportionnée à l'étendue et à la capacité des poumons. Cette observation appartient sans contredit à l'illustre naturaliste qui l'a faite. Mais, qui croirait qu'on en trouve les semences, les vestiges ou les éléments dans Hippocrate ? Les nigauds

qui ne lisent que les modernes se félicitent de savoir une foule de choses que les anciens ignoroient absolument. Mais, pour les détromper, vous n'avez qu'à leur citer ce passage *auro carius*, qui confirme l'observation de Buffon, et qui en reçoit à son tour un grand jour ; car je doute fort que les interprètes d'Hippocrate (si l'on en excepte cependant Galien) l'aient bien compris et apprécié. Il se trouve dans le VI^e livre des *Épidémies*, sect. IV, t. I, p. 809, édit. Lind : Οἷσι πλείστον τὸ θερμὸν, μεγαλοφωνότατοι· καὶ γὰρ ψυχρὸς ἀήρ πλείστος. L'admirable concision avec laquelle est exprimé ce passage paroît le rendre obscur : mais un peu d'attention suffit pour en concevoir le sens, si on le rapproche surtout aux (*sic*) autres passages d'Hippocrate. Il dit que ceux qui ont une grande quantité de chaleur animale ont aussi la voix grande et forte. Pourquoi ? parce que ces hommes, suivant l'observation de Buffon, ont aussi des poumons d'une grande capacité, et que par conséquent ils reçoivent une plus grande quantité d'air nécessaire à la formation de la voix : καὶ γὰρ ψυχρὸς ἀήρ πλείστος (en sous-entendant εἰσέρχεται). Ces observations, mon ami, ne se bornent point à une stérile curiosité ; mais, ce qui fait le charme de l'ancienne littérature, elles concourent à répandre de la lumière sur l'histoire des anciennes républiques, de leurs révolutions et des personnages qui y jouèrent quelque rôle.

Lorsqu'Isocrate se plaint de la foiblesse de sa voix et de sa timidité, comme causes de n'avoir jamais pu monter à la tribune ni parler dans les assemblées du peuple, οὔτε γὰρ φωνὴν ἔσχον ἱκανὴν οὔτε τολμὴν δυναμένην ὄχλῳ χρῆσασθαι (*Orat. ad Philip.*, t. I, p. 360, édit. Auger, cf. et t. II, p. 430), on devine aisément et le tempérament et le caractère moral d'Isocrate. C'étoit un homme phlegmatique, froid, un peu poltron, ainsi que Lucien le lui reproche (*de Parasito*, c. 42, p. 132, t. VII, édit. Bip.), peu entreprenant, mais parfait honnête homme, doué d'un grand jugement, fuyant les affaires bruyantes et jouissant des plaisirs de la vie dans l'intimité d'un nombre d'amis choisis. Au con-

traire, quand Démosthène appelle Eschine βδελυρὸν et μέγιστον φθεγγόμενον, reproche sur lequel il revient souvent (*Orat. de fals. legat.*, p. 155, édition de Wolf, qui ne contient que les deux oraisons *de Fals. legat.*), on voit d'un côté que Démosthène lui envioit cette voix tonnante, et que de l'autre côté Eschine devoit être d'un tempérament bouillant, d'un caractère entreprenant, plein d'esprit, mais peu délicat sur le choix des moyens pour exécuter ses projets, et capable enfin de favoriser ceux de Philippe contre la liberté de sa patrie. Ainsi, mon professeur en médecine, mon intime ami et un de ces hommes rares, doués de toutes les qualités du cœur nécessaires pour faire un grand médecin, timide et doux comme un agneau, pareillement foible de voix par un vice de poumon qui l'a enfin emporté à la fleur de son âge, l'illustre M. de Grimaud avoit raison de dire, à l'occasion d'Hippocrate, *que les Grecs sont les véritables mattres du monde, parce qu'ils en seront toujours les instituteurs*. Je lui ai entendu dire ces paroles plus d'une fois en assistant à ses excellents cours à Montpellier; et je me rappellerai toujours avec attendrissement de (*sic*) ses regards pleins d'amitié qu'il jettoit (*sic*) sur moi, toutes les fois qu'il les prononçoit, quoiqu'elles ne fussent point du tout applicables à nous autres misérables *Græculi*. En retrouvant ces paroles, il y a quelques jours, dans son *Cours de fièvres* qu'on vient d'imprimer, j'ai regretté beaucoup d'avoir alors ignoré le fameux passage d'Hippocrate : Ὅτι πλείστον τὸ θερμὸν, μεγαλοφωνότατοι, κ. τ. λ. Il m'auroit su gré, lui qui me faisoit quelquefois l'honneur de me consulter sur le sens de plusieurs passages d'Hippocrate, de lui avoir fourni matière d'éloge sur les anciens, et de quoi appuyer l'observation de Buffon, que je tiens de sa bouche. Mais, pour revenir à ces hommes Stentors que nous avons regardés comme hommes d'un caractère ardent et très-entreprenant, ἐγχειρηματικὸς, caractère qui se forme et qui s'explique par la chaleur animale, laquelle, partant de leurs poumons comme d'un brasier, se communique à tout leur corps, le met en action, et leur fait regarder le repos

comme un vrai supplice; je crois qu'on peut, par ces considérations, corriger un endroit d'Hésychius, dans lequel il présente *la chaleur* comme synonyme d'intrépidité. Le voici : Θέρμα..... ἀδεια, καὶ ΕΚΕΧΕΙΡΙΑ. Ce dernier mot doit absolument être changé en ΕΓΧΕΙΡΙΑ, qui signifie une *hardiesse entreprenante*; d'autant plus que plus haut le même grammairien explique ἐγγχειρίας par ἀδείας καὶ ἐπιχειρήματα. Je m'étonne que les critiques, qui ont très-bien vu la connexion de ces deux articles, n'aient pas osé prononcer hardiment sur l'expulsion du terme ἐκχειρία, qui, signifiant *une trêve*, est tout à fait déplacé ici.

A propos d'Hésychius, comme je suis en train de bavarder, et qu'il y a encore un peu de place, je vais vous communiquer quelques corrections récentes, que j'y ai faites. Vous savez par mes cahiers d'Hippocrate, que j'ai chassé les peuples de la Cappadoce Ἰσαύρους de l'article d'Hésychius Αἰροὶ où ces barbares se sont fourrés *invita Minerva*. Je viens de donner la même chasse aux Lydiens, qui occupaient cet article : ΝΥΧΜΑ · δνειδος. ΑΥΔΟΙ, ΨΩΛΟΣ, en lisant : ΝΥΓΜΑ · δνειδος, ΛΟΙΔΟΡΙΑ, ΨΟΓΟΣ. (Cf. Λοίδορος et Ψόγος). Je n'ai pas été plus indulgent à l'égard des Crétois, quoique Grecs : ΧΙΔΑΙ .ἀντι τοῦ ΚΡΗΤΕΣ. Je lis : ΧΙΔΡΑΙ (ou si vous voulez χίδρα) .ἀντι τοῦ ΚΡΗΤΑΙ, *orge*: car dans l'article χίδραι, également corrompu, on lit : ΚΙΔΡΑΙ αὶ ΕΓΧΩΡΠΙΟΙ πεφρυγμέναι κριθαί, que je change ΚΙΔΡΑΙ (ou χίδρα dans le dialecte ionique pour χίδραι ou χίδρα) .αὶ ΕΓΧΩΡΠΟΙ x. x., des épis d'orge encore en lait, ἔγχλωροι, qu'on étoit dans l'usage de torréfier. L'auteur du Lévitique les appelle πεφρυγμένα χίδρα νέα, cap. XXIII, 14, voyez les notes sur le mot Χίδρα d'Hésychius. J'ai expulsé pareillement les habitants de Tarente d'un autre article d'Hésychius : mais le défaut de place me force à remettre cette hardiesse à une autre fois. Ἐξήρωσο !

IX.

La complaisance que vous avez, mon cher ami, de répondre à mes importunes questions, m'encourage peut-être plus qu'il ne faut à vous en faire de nouvelles; mais ne vous effrayez point : vous pouvez y répondre à loisir, et vos réponses me seront toujours parvenues à temps, quand même je ne les aurois qu'après deux mois. Vous voyez que je ne suis pas tout à fait indiscret, et que je sais la différence qu'il faut mettre entre le *χρῆσθαι* et le *καταχρῆσθαι*.

Dites-moi donc : 1° Si Casaubon dit quelque chose sur le mot *σπιφροῦ* d'Athénée, liv. VII, p. 323, extr. ; 2° donnez-moi un exemple autre que celui de Plutarque rapporté dans les lexiques sur l'acception du mot *μακρὸς* (non pour *longus*, mais pour *longinquus*), lointain ; 3° examinez, s'il vous plaît, si, dans l'Hérodote de Wesselingue, ou de M. Larcher, il y a quelque variante sur ces mots, liv. IV, cap. 127 : *πρότερον δὲ, ἦν μὴ ἡμέας λόγος αἰρή, οὐ συμμίζω μὲν τοι* ; la variante doit porter sur les particules *ἦν μὴ* ; 4° je voudrois savoir si Du Cange dit quelque chose sur le mot *καμάρη* ou *κεμάρη*, ou *κεμάριον*, ou *καμάριον*, ou *καμάρδα*, qui ait du rapport avec la glose d'Hésychius : *Καμάραι ζῶναι στρατιωτικά*. Je crois entendre parfaitement cette glose sans y rien changer ; mais je veux d'avance savoir si Du Cange en a parlé ; 5° Cicéron de Oratore, livr. I, 59, en parlant de la manière dont les acteurs tragiques des Grecs exerçoient leur voix, dit : *et annos complures sedentes declamitant, et quotidie antequam pronuntient vocem cubantes sensim excitant*, etc. Ce passage est aussi curieux qu'obscur, du moins pour moi. Si vos critiques ne l'expliquent point, demandez-le à M. Larcher ou à quelque autre savant ; demandez-le enfin à toute la terre, parce qu'il m'intéresse plus que tout le reste, par un rapport que je crois y trouver avec un autre passage d'Hippocrate, qui n'est pas plus clair. En voilà assez pour des questions littéraires, à moins que je ne m'en

rappelle d'autres avant de finir ma lettre ; car j'en ai et j'en aurai des milliers.

Faites-moi savoir, je vous prie, combien de jours on compte ordinairement pour l'envoi et le retour des lettres d'ici à Naples, et si de là on les envoie en Angleterre par des vaisseaux d'occasion ou par des paquebots destinés à cet objet, ainsi que cela se pratique dans Calais et dans Dunkerque. Si cela est, connoissez-vous par hasard les jours que ces paquebots ou coches d'eau y mettent pour faire ce trajet ?

Je viens de faire une découverte tout à fait singulière, et qui n'est (*sic*) peut-être sans aucune utilité. Je la dois absolument à une réminiscence que le hasard a réveillée dans mon esprit. Vous connoissez le Dialogue supposé de Lucien, sous le titre de *Χαρίδημος ἢ περὶ κάλλους*. Dans ce Dialogue, qui n'est point de Lucien, ou qui n'est peut-être qu'un exercice de collège que Lucien avait fait dans son enfance, toute la partie qui traite de la beauté est imitée ou plutôt volée d'Isocrate. Les critiques ne s'en sont point aperçus (*sic*). Je ne sais si M. Belin de Balue l'a également ignoré. L'abbé Auger, dans son édition d'Isocrate, ne l'a pas remarqué non plus. Si vous êtes curieux de voir ce plagiat, je vous enverrai le cahier de mes remarques sur Lucien, où j'ai eu la patience, non *ἀγγελικὴν*, mais *δουρικὴν* ou *ὄνειον*, de renger (*sic*) en deux colonnes le propriétaire et le voleur de cet éloge. Ce parallèle explique et corrige quelques passages dans l'un et dans l'autre.

Si, dans votre correspondance avec les savants de l'Europe, vous découvrez quelque collation de manuscrits, je l'entreprendrai volontiers, en attendant que celle que je fais pour Holmes recommence : *ἐργάζεο, Πέρση, Διον γένος*. Que voulez-vous faire ? Si le sort m'a condamné à des travaux que je déteste, est-ce ma faute ? Il y a plus : le prix qu'on me donne pour cette pénible collation, qui creuse (oui, mon ami, *qui creuse*, je vous l'affirme sans hyperbole) tous les jours mon tombeau, ne convient plus aux circonstances malheureuses où nous sommes dans ce moment.

Mais je ne puis faire entendre raison à mon homme que dans le seul cas où je serai sûr d'avoir une autre ressource, s'il ne vouloit point être raisonnable. Vous seul êtes en état de me donner là-dessus des éclaircissements. Peut-on, par exemple, présumer qu'année commune, on pourroit avoir assez des commissions de collations de différentes parties de l'Europe pour se procurer le strict nécessaire? Je regrette beaucoup de n'avoir (*sic*) un peu donné dans cette partie, savoir d'entretenir un commerce de lettres avec quelques savants les plus connus. Ἐρρώσο!

Si les remarques sur le passage de Cicéron (supposé qu'il y en ait) sont très-longues, gardez-vous de les transcrire. Vous n'avez qu'à m'envoyer le volume. L'obscurité dont je me plains n'est point dans les mots, mais dans le procédé qu'employaient ces messieurs pour fortifier leur voix. Y a-t-il quelque chose de semblable chez les modernes qui puisse le justifier? Pour des raisons physiques, je crois qu'on pourroit en alléguer quelques-unes de passables qui le justifient. Il seroit par exemple curieux d'en demander à ceux qui crient le journal du soir.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΑΝ



ΑΘΗΝΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΛΕΞΑΝΔΡΙΑ

ΑΟΛΤΩΣΤ